

(de la page 1)

Charles et Claire trouvaient cela de plus en plus admirable, et quand arriva la fin des vacances, ils pleurèrent presque de regret. Oh ! le beau pays qu'il fallait quitter ! Pourquoi n'étaient-ils pas nés là ! Pourquoi leur modeste existence ne s'écoulait-elle pas là ? Oh ! vivre au grand air, loin des foules, en face des montagnes, sans entendre crier les marchandes de quatre saisons ! Etre père ou laborneur, et vieillir au grand soleil au lieu d'aligner des chiffres dans un sous-sol !

Charles surtout devenait triste ; il était petit-fils de Pyrénéen ; ses aïeux avaient vécu là-bas, sur ces pentes lointaines ; ils y étaient morts, et il semblait que leur poussière l'y appelât lui le descendant exilé, perdu dans la grande ville.

Le dernier jour, comme il faisait ses adieux aux montagnes, il vit un meunier qui sortait du moulin à vent. Alors, une idée extravagante jaillit dans son cerveau :

— Bonjour, brave homme, dit-il au meunier.

— A qui appartient ce moulin ?

— A moi.

— Vous avez des terres autour ?

— Huit hectares.

— Vous ne voudriez pas vendre ?

— Hé ! Ça dépend, répondit le Béarnais, en examinant les étrangers de pied en cap.

— Combien en voulez-vous ?

— Combien j'en veux ? Quinze mille francs.

— Bah ! Vous le laisseriez bien pour dix mille.

— Ah ! non, monsieur ! non ! Par l'âme de mon corps ! Tenez, ce serait douze mille le dernier prix.

Et le meunier rentra dans son moulin pour bien prouver qu'il ne ferait plus de concessions.

Mais, voyant que les étrangers s'en allaient, ils les rattrapa, au bord du chemin, et leur dit :

— Si vous voulez me donner votre adresse... Des fois, on a besoin d'argent, vous savez... et alors même pour dix mille... Ah ! ce serait pour rien, monsieur, pour rien !

Charles donna sa adresse à Paris et continua sa route, en se tenant à quatre pour ne pas chanter. Quand ils furent loin du bonhomme, Claire dit :

— Mais tu es fou !

— Pourquoi ça ?

— Tu veux acheter ce moulin ? Toi ?

— Mais oui ! Moi !

— Et l'argent ?

— Nous en aurons. Tu verras. Nous allons travailler nuit et jour ! Travailler, économiser. Tu verras, te dis-je. En quatre ans nous pourrions l'avoir, notre moulin. En quatre ans, peut-être en trois. Oh ! nous le lèverons d'abord. Mais quand nous aurons notre retraite, nous nous retirerons ici, nous nous ferons meuniers. Et nous pourrions voir les montagnes tous les jours, entends-tu ? tous les jours. Oh ! comme nous serons heureux !... Embrasse-moi, madame la meunière !

Et Charles eut un grand geste triomphal, comme si, en sus de sa femme, il avait serré toutes les Pyrénées sur son cœur.

Charles et Claire rentrèrent à Paris et travaillèrent avec enthousiasme.

Pour réaliser leur beau rêve, ils économisèrent sur tout : logement, vestiaire, nourriture. Ils renoncèrent aux portugaises et Montepin ne charma plus leurs veilles. Ils se mirent en quête de travaux supplémentaires ; Claire copia des bandes pour un journal financier, Char-

les tint les livres d'un petit commerçant. Ils arrivèrent ainsi à mettre deux cents francs de côté par mois. Au bout de la première année, Charles dit à sa femme, en lui montrant une liasse de billets de banque :

— Voici la première aile de notre moulin, madame la meunière !

Et tous deux chantèrent à tue-tête l'air connu : "Montagnes Pyrénées !"

La deuxième année s'annonça aussi bien. Le mari et la femme continuaient à travailler fiévreusement. Parfois, le soir, quand la plume leur tombait des mains, ils prenaient les photographies des Pyrénées et regardaient leurs montagnes.

— Voici la deuxième aile, madame la meunière ! dit Charles à la fin de la deuxième année, en montrant un nouveau paquet de billets bleus.

Tous deux avaient un peu maigri ; lui s'était sensiblement courbé, elle toussait d'une façon singulière, parfois. Mais ils travaillèrent encore les yeux éblouis par le but fixé.

A mesure qu'ils s'en approchaient, ils se sentaient plus d'impatience, plus de passion. La tendresse qu'ils auraient pu éprouver pour un enfant, ils la déversaient sur ce beau pays promis à leur vieillesse.

Toutes leurs pensées s'en allaient vers le côté, tous leurs rêves les emportaient vers les montagnes. Le dimanche, ils faisaient des plans variés, défrichaient ici, bâtissaient là, mettaient un verger à gauche, une vigne à droite ; puis ils choisissaient le style de leur mobilier, se disputaient sur les légumes à semer dans leur jardin.

Quand la troisième aile fut gagnée, Claire tomba malade ; et le médecin l'ayant auscultée, lui défendit de retourner à la Banque. Charles apprit qu'elle était phthisique. Alors, il chancela.

— Mitrable ! se dit-il, c'est moi qui suis cause de tout ! Je l'ai trop fait travailler. Je l'ai nourrie trop mal ! Dieu me punisse !

Il crut devenir fou. Elle allait donc mourir, celle qu'il appelait Mmo la meunière ? mourir avant d'avoir son moulin ? Oh ! non ! ce serait trop cruel, il ne voulait pas admettre que cela pût se produire.

— Ne crains rien, va ! dit-il à sa femme, tu n'auras pas ton moulin, mais tu vivras.

Et il résolut de l'envoyer aussitôt à Pau, afin que le climat du Midi lui rendît ses forces, afin que la vue des chères montagnes lui donnât de l'espoir. Elle y passerait tout l'hiver ; elle y serait soignée par un bon médecin, elle y prendrait pension dans un bon restaurant. Ah ! les ailes du moulin y resteraient sans doute ! Mais, qu'importait ? La santé avant tout ;

Claire refusa d'abord ; elle ne voulait pas gaspiller cet argent si péniblement gagné. Oh ! elle guérirait bien à Paris, malgré le froid, malgré le brouillard !

Elle disait cela d'une voix faible, en serrant bien fort les mains de son mari, et elle fermait ses yeux fiévreux pour cacher ses larmes. Mais Charles l'obligea à partir. Il alla la conduire à Pau, l'installa dans une pension bien tenue, la conduisit chez un docteur renommé. Il resta huit jours auprès d'elle ; ils n'allèrent pas voir le moulin : à quoi bon ? Leurs cœurs se serraient quand ils pensaient à cela.

Un soir, Charles partit pour reprendre son poste au Crédit foncier et Claire demeura seule, avec Adèle Beyries, la vieille tante qui vendait des

boîtes de bonbons et des portraits d'Henri IV devant la grille du château.

L'hiver passa. Charles reçut deux lettres par semaine. Claire assurait qu'elle allait mieux. Chaque mois, il lui envoyait trois cents francs pour la pension, les médicaments, les visites du docteur ; et la malade le grondait alors, dans des lettres bien tendres ; elle n'avait pas besoin de tant d'argent ; il ferait mieux de mettre ces billets à la caisse d'épargne.

Mais Charles l'adjurait de se bien soigner et lui envoyait toujours des sommes aussi fortes. Elles partaient, l'un après l'autre, les ailes de l'ancien moulin. Oh ! penser qu'il avait été si près de les avoir toutes ! Si sa femme n'était pas tombée malade, il aurait pu acheter déjà !... Mais pourquoi penser à ces choses ?.....

*** Au mois de mai, il reçut un télégramme de Claire :

— Viens vite. Emporte tout l'argent.

Il pâlit d'effroi. Que signifiaient ces mots ? Il partit le jour même. A la gare de Pau, il trouva sa femme. Oh ! qu'elle était maigre ! qu'elle était voutée ! Il pleura en l'embrassant.

— Oh ! Claire, tu mentais donc ? ça ne va pas mieux ?

— Mais si dit-elle, Comment, peux-tu croire ? Je vais mieux, je t'assure ! Ah ! je ne suis pas bien forte, ni bien grasse ! Mais ça va changer maintenant !... Oh ! Charles !... tu ne sais pas ! ! est-ce qui est à nous !

— Qu'est-ce qui est à nous !

— Le moulin !

— Que dis-tu ?

— Tiens ! Voilà des billets ! Voilà tout l'argent que tu m'as envoyé ! deux mille sept cents francs ! Et voici celui que j'ai gagné ! ajouta-t-elle en sortant des louis de sa poche ; quatre cent cinquante francs ! Tu vas comprendre ! C'était une surprise, mon Charles ! Je ne suis pas restée dans cette pension, ce n'était pas la peine ; le m'y sentais aussi malade qu'à Paris ! Alors, j'ai trouvé un emploi d'institutrice chez les Anglaises, et non seulement je n'ai rien dépensé de nos trois ailes de moulin, mais j'ai encore gagné un bon morceau de la quatrième ! Je l'aurais toute entière si on avait toujours voulu de moi ! Mais j'ai dû m'en aller ; ma maîtresse me croyait trop malade, elle aussi. Enfin, voilà trois mille cent cinquante francs j'avec les sept mille qui doivent te rester, tu peux acheter ton moulin tout de suite ! Embrasse-moi !... bien fort, bien fort !.....

Et Claire s'évanouit.

— Malheureuse, tu t'es tuée ! dit Charles en l'emportant dans ses bras.

Il la mit dans une voiture ; il se fit conduire chez un pharmacien ; Claire ne tarda pas à reprendre ses sens, mais elle eut toutes les peines du monde à se tenir debout. Jusqu'alors, elle s'était aveuglée sur son état, comme tant de poitrinaires ; mais à présent qu'elle avait retrouvé son mari et réalisé son rêve, elle sentait enfin son mal et se laissait mourir.

— Tiens ! balbutia-t-elle. C'était donc si grave ?

On la transporta dans une chambre d'hôtel ; Charles fit venir un docteur ; mais tous les soins furent inutiles. Claire s'affaiblit de jour en jour. Un soir, sentant la vie s'en aller, elle prit le front de son mari dans ses mains déjà froides.

— Adieu ! Charles ! murmura-t-elle ; ne pleure pas, va ! Je serais morte tout de même ! Tu sais bien qu'on ne guérit pas les phthisiques ? Ne pleure pas ! Vois-tu les montagnes ? Comme elles sont belles, ce

soir ! Approche-moi de la fenêtre. Tu m'enterreras dans ce pays, n'est-ce pas ? dans quelque cimetière d'où l'on voit les Pyrénées. Et toi, tu achèteras le moulin, tu y demeureras toujours et, le soir, tu regarderas les montagnes, en pensant à moi..... N'est-ce pas mon Charles ?

Et Claire mourut, tandis qu'au loin, frappées par le soleil couchant, les Pyrénées semblaient se hausser, pour offrir au ciel la neige rose de leurs cimes.

Note.—Si l'on se donnait autant de peine pour gagner le ciel que pour acheter des moulins !

Jean Rameau.

Sales for 1895 -168,327 Boxes

Our Native Herbs

—The Great— BLOOD PURIFIER —AND— LIVER REGULATOR

200 days' Treatment for 1.25 Composed of Herbs, Barks and Roots.

And will Positively Cure all Diseases arising FROM IMPURE BLOOD

Each Box of "Our Native Herbs" contains a printed guarantee to cure all of the above Diseases or the Money will be refunded

Sold only by NEIL McKINNON Box 286 Summerside, P. E. I. Can.

Jewelry and Watches FOR PRESENT

—COXOO— If there is anything in the Jewelry line or in Silver Goods that you require I shall be glad to send you description and quote prices. Our store is beautiful just now with its brightness of new and desirable goods. Pleased to have you call when in the city.

E. W. TAYLOR CAMERON BLOCK. Ch. Town. Dec 31st 1896.

ETIENNE RICHARD CORDONNIER

Je suis maintenant installé dans ma nouvelle bâtisse, première rue au sud de l'église, où j'invite spécialement mes amis à venir me voir.

J'ai en main, cuir, semelle, etc. et suis prêt à servir le public à prix réduits—Réparages de toutes sortes. Venez me voir.

PENDLETON'S PANACEA

Internally for Cramps, Pains, Colic Coughs, Colds, Chills, Night Sweats, Palpitation of the Heart

Save cures for SUMMER COMPLAINT, CHOLERA DYSENTERY.

Externally for Cuts, Burns, Lame back or Side, Rheumatism, Neuralgia, Sprains, Headache, Toothache

Best Family Medicine on earth Price 25 Cents —OOOXOO— Ask for Pendleton's. Take no other.

50 YEARS' EXPERIENCE. PATENTS

TRADE MARKS, DESIGNS, COPYRIGHTS &c. Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain, free, whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Oldest agency for securing patents in America. We have a Washington office. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the

SCIENTIFIC AMERICAN, beautifully illustrated, largest circulation of any scientific journal, weekly, terms \$3.00 a year; \$1.50 six months. Specimen copies and HAND BOOK ON PATENTS sent free. Address MUNN & CO., 361 Broadway, New York.

A MOTHER'S VALUABLE ASSISTANT

Home Occupations for Little Children

By KATHERINE BEEBE.



16mo, 144 pages; bound in linen, gilt top.

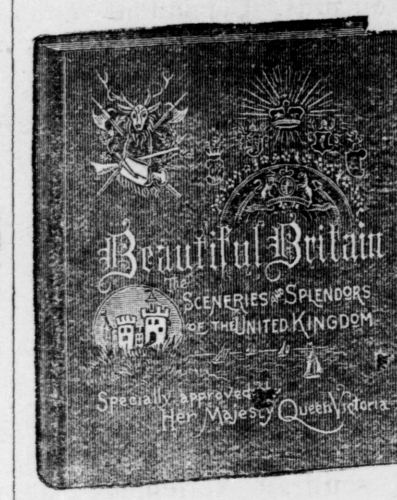
Hundreds of Hints on How to Make the Little Folk Happy Lists of Stories, Songs and Plays Invaluable to Mothers and Nurses

In this book the Kindergarten offers to the Home suggestions for the occupation of little children with simple materials. The author does not presuppose a kindergarten training on the part of the mother, nor an ideal environment. She simply takes for granted the child's ceaseless activity and the mother's desire to furnish him with material and opportunity for development.

The occupations here considered are of three kinds. The first are those which require the active participation of an older person; the second, those for which only occasional direction or assistance is necessary; the third, those in which the child can engage by himself.

We sell this Book for 75 cents. To any one sending us 3 new subscribers we give this Book Free—Address L'IMPARTIAL, TIGNISH, P. E. I

BEAUTIFUL BRITAIN.



The Scenery and the Splendors of the United Kingdom.

Royal Residences, Palaces, Castles, Bowers, Hunting Lodges, River Banks and Islets, Abbeys and Halls, The Homes of Princes, Views of Noted Places, Historic Landmarks and Ancient Ruins in all parts of the Kingdom.

The Lands of Rose and Thistle

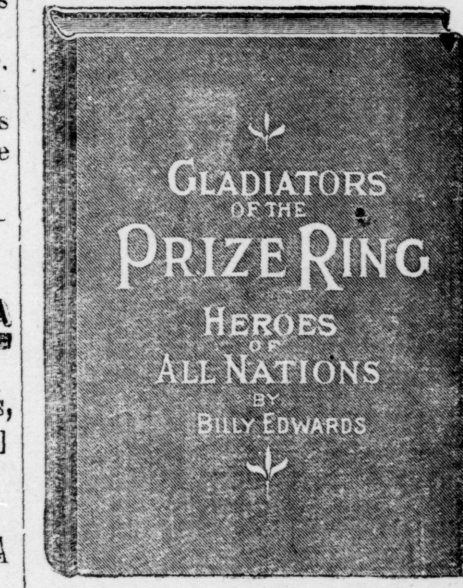
A magnificent collection of views, with elaborate descriptions and many interesting historical notes. Text set within emblematic borders, printed in a tint. A fine example of up-to-date printing.

Large quarto volume (11 1/2 x 13 1/2 ins.), 35 pages. Extra enameled paper. Extra English cloth, emblematic embossing in ink and gold.

FOR all Americans there is an unfulfilling interest in the scenes and places of that historic little country that gave us our laws, our language, our country, our destiny. Divided many times by the bitterness of those contests that have made us what we are, she turns again to us and we to her, as the Mother Land whose splendid story is also so largely ours, and in common with whom we claim the genius of Shakespeare, the laws of Alfred, and the dominant instinct of that Saxon lineage which wins and conquers and subdues by processes known to us two alone; the American and the Briton side by side. And as the centuries have passed England has grown nearer to us. She is no longer a far-off land of which we have only heard. The first voyagers of those who made America, and made it English, occupied nine stormy and perilous weeks. It required two centuries to reduce that time one-half. Now our green shores and the white cliffs of Albion lie less than one week apart, and for thirty years we have talked with England under the sea in a common language, about common interests. To go and to return is an incident of daily life. The Saxon, English and American, travels more than any other man, and with the exchange visits every year in the person of thousands of individuals. The Briton finds with us brighter sites, and higher mountains, and larger rivers, and broader lakes, and taller trees, and more stupendous waterfalls than his islands know. And for the old, the storied, the historic, we go to him. What he has in a sense our own. It is a hard-made and a time-mellowed beauty; for us the beauty of history and association, ours as well as his. We give him stupendous nature dotted with new cities that seem old enough to us. He gives us the story of our common race written in piled stones and clustering ivy, representing the toil and hope of centuries; a toil and hope which we inherited, and whose memorials are also ours.

Retail price of Book \$5.00 We give this book to any one sending us 10 new subscribers.—Address L'IMPARTIAL

Gladiators of the Prize Ring



A MAGNIFICENT WORK FOR SPORTSMEN

96 Large Half-Tone Portraits of ALL NOTED PUGILISTS

From Hyer to Corbett

Together with their Records in Battle and the Histories of their Lives.

BY BILLY EDWARDS The Famous Ex-Champion Light-Weight Pugilist.

THE ONLY WORK OF THE KIND ON THE MARKET. The portraits are produced from copper plates, and a photograph of this size would be worth \$1.00 apiece, making a collection of photos worth \$9.00, to say nothing of the invaluable work of reference accompanying same.

OF recent years the interest taken in the noble art of self-defense has been almost universal. The cultivation in our colleges of athletic exercises, and the great interest taken by all classes of people in physical culture, would seem to indicate that this is the golden era of muscular development and the establishment of a perfect manhood.

Gladiators of the Prize Ring has been prepared in the most careful manner; every detail of official data. Every important event in the prize arena, from the first ring encounter down to the great battles of the present day, both in this country and abroad, is given a place. The biographical matter is historically correct and the portraits are taken from authentic photographs or sketches from life. The accounts of fistie combats in this book are composite compilations from the personal experiences of those most competent to describe the events—the principals, seconds, timekeepers, backers, referees, etc. The book will be found unequalled as an accurate work of reference, for not a fact has been distorted nor a line set down in malice.

1. This is the only work of the kind ever published. 2. The portraits are the finest in existence—taken at the time the men were in their prime. 3. It has been edited by the greatest authorities now living, and is the only authentic work of reference ever published. 4. The boxing lesson by "Young Griffo" and Walter Campbell is a series of twenty-four plates taken by instantaneous photography, and every important blow with guard for same, and the positions reversed, while the instructive text, accompanying and explaining them, is thorough and complete. This is the first time such results have been obtained, and the two men represented are the most scientific in their profession. 5. Three years' time has been consumed and \$25,000 have been expended in collecting, completing and reproducing the portraits for this work. 6. All "tough" phraseology has been carefully avoided in the editing of the work so that there is nothing to offend the most refined.

We sell this book for One Dollar and twenty five cents. If you send us 5 new subscribers we will give you this Book Free—Address—L'IMPARTIAL

NOTES, RECEIPTS, Envelopes